

À l'écoute d'un rebelle¹⁷²

« Je les vois, dit le prophète, qui se rassemblent pour discuter et s'entendre sur la meilleure façon possible de présenter la vérité aux enfants, aux femmes, aux adolescents... Généreux bergers, bergers courageux, ne savez-vous pas que ces assises ne pourraient servir qu'à ceux qui n'en ont pas besoin ? Ils ont trouvé quelques idées et techniques qu'ils ajustent, et les voilà à la pointe du combat, si hargneux contre les rétrogrades, qu'ils ne s'aperçoivent même plus que leurs idées neuves ont vieilli d'un seul coup d'être transformées en objets, que le temps qu'ils ont mis à faire dix pas, les hommes vivants se sont éloignés de vingt... Existez d'abord, messieurs, parlez-vous à vous-mêmes, mesurez-vous avec la vérité et son langage le long des jours et vous atteindrez parfois l'enfant, la femme et l'homme même. Apprenez à croire en dedans, vous ne demanderez plus comment « faire passer ». Le reste est de surcroît, dit le prophète. »¹⁷³

Je relis ces lignes juste vingt ans après la mort de Jean Sullivan, leur auteur. En cette fin du deuxième millénaire, elles constituent un véritable appel prophétique, quand on perçoit à quel point, au moment même où la hiérarchie gémit sur l'abîme qui la sépare du monde moderne, elle reste empêtrée dans un langage usé. La mode peut être à l'inculturation ; mais les mots n'y changent rien : il s'agit toujours bien de « faire passer » ce que l'on entend bien posséder « sous une forme éternelle », *sub specie aeternitatis*, en voulant ignorer le danger qu'il y a « à neutraliser les idées vivantes en les rationalisant et pour ainsi dire en les apprivoisant hors des consciences concrètes à l'intention d'un homme social abstrait. »¹⁷⁴

¹⁷² Jean-Pierre BAGOT, *Moi, prêtre breton, demande au pape...* Éditions Desclée de Brouwer, 2000, p. 35-41.

¹⁷³ Jean SULLIVAN, *Paradoxe et scandale*, Plon, 1962, p. 35-36.

¹⁷⁴ Ibid. p. 36.

Si je retrouve instantanément ce passage dans une œuvre considérable, c'est parce qu'il m'a moi-même atteint de plein fouet, et que je n'ai cessé de le porter en moi-même.



« Mais il y a Sullivan ! » Ce cri que me jettera un jour un prêtre désespéré, qui n'osait même plus dire qu'il était prêtre, je puis le faire mien.

Je connaissais de loin Joseph Lemarchand : je l'avais vaguement perçu comme aumônier des étudiants, lors de mon année de faculté. Il avait été démis de ce travail au profit d'un aumônier théologiquement plus « sûr ». Il avait fondé plusieurs lieux de rencontre culturelle, en particulier un ciné-club intitulé « La chambre noire », ce qui avait fait de lui un des personnages importants du monde culturel rennais. Il invita le tout jeune aumônier que j'étais et m'initia tout de suite aux premiers livres qu'il écrivait sous un pseudonyme. Le nom de Sullivan, que l'on supposait être celui d'un jeune chrétien quelque peu audacieux, commençait à être connu sans qu'on sût qui en était le porteur.

Je n'ai pas à m'étendre sur cette œuvre qui constituera un véritable bain de jouvence spirituelle dans la littérature française. Il me demandera bien un jour de lui consacrer un livre où j'expliquerais à ma façon sa pensée, tant il regrettait de n'avoir su se faire entendre du clergé de son diocèse, celui qu'il avait souvent scandalisé par ses propos « rebelles ». Avec beaucoup d'humilité, il désirait qu'un autre prenne le relais en redisant sous une forme plus didactique ce qui s'était imposé à lui. Convaincu que son expérience intérieure d'« exil » loin de l'institution ne faisait qu'annoncer une crise beaucoup plus générale de l'Église, il souhaitait prévenir ceux en qui, malgré la distance qui l'en séparait, restaient ses frères dans l'annonce de la Bonne Nouvelle. Je me suis récusé, me

sentant bien incapable de retranscrire ses écrits de feu. Je ne serai moi-même que trop heureux de le voir reprendre certains propos de mes propres ouvrages en leur donnant le coup de pinceau du génie.

Mais, avant d'en arriver là, je connus avec lui une lutte harassante. Je l'invitais souvent à dîner chez moi. Mais, tel le prophète Ézéchiël, exilé à Babylone, qui, percevant de loin à quel point Jérusalem est gangrenée et condamnée, relance avertissements sur avertissements, ou même invectives, au clergé de la ville, et décourage tous ceux qui mettaient encore leur espoir dans un sursaut national susceptible d'arracher le pays à l'occupant babylonien et de lui redonner sa splendeur d'antan, il commençait toujours nos échanges par une vive diatribe contre mon travail d'aumônier de lycée. Je défendais mon rôle avec la même conviction et avec les mêmes arguments que je retrouve aujourd'hui dans l'ensemble de « l'Église enseignante ». Une fois nos positions bien établies, la polémique cessait, et nous avions de merveilleux échanges.

Plus tard, à Paris, nous retrouvâmes une relation aussi riche et aussi passionnée. Pour ma part, je souffrais de le sentir encore si étranger à ma recherche pédagogique, et je me demandais souvent où se situait celui qui était de plus en plus « l'homme du souterrain » : je ne percevais pas pleinement comment son scepticisme apparent était sa façon de creuser en profondeur. Il faudra la crise de mai 1968 et l'effondrement du langage religieux des organismes chrétiens apparemment les plus ouverts et les plus militants pour que rejaillisse en pleine lumière et dans toute sa pureté la voix prophétique de *Matinales* et de *La traversée des illusions*. Jadis, Ézéchiël, le prophète exilé devenu muet, retrouva la parole au moment même où il apprit la chute de Jérusalem : l'avenir était libre, et le prêtre pouvait enfin parler des lendemains qui chantent et du Temple à venir. Maintenant, j'étais moi-même témoin du même miracle.

Sullivan n'en resta pas moins encore longtemps critique de mon travail, car il me pensait encore prisonnier des vieilles murailles. A propos de mon aventure « Nathanaël », celle à travers laquelle j'avais pourtant l'impression de le rejoindre, il me déclara carrément qu'il trouvait cette tentative catéchétique plus intelligente que d'autres, donc plus dangereuse. Moi-même convaincu du danger de voir le lecteur de mes ouvrages *Royaume trésor caché*, ou *Vous serez un peuple libre* n'entendre mes propos que comme une simple méthode pédagogique, alors qu'ils invitaient à une mutation totale de mentalité ouvrant la porte à une nouvelle lecture de l'Écriture sainte, je ne l'en priai que plus d'en rédiger l'introduction et de dénoncer par avance le piège. Il s'y refusa. Il faudra encore deux ans pour qu'un coup de téléphone vienne clore définitivement nos empoignades : il venait de lire mon ouvrage *Le risque de la Bible*. « Je comprends maintenant qui tu es, me déclara-t-il tout de go. Partant de ton milieu social, de tes études, j'ai cru longtemps que tu étais l'homme du système, possédant déjà son bâton de maréchal dans sa giberne. C'est pourquoi je t'ai tant attaqué. Je découvre que tu es totalement libre. » Désormais il n'y eut plus une ombre entre nous. Il se disait même prêt à m'accompagner dans les retraites d'enfants que j'animais. En pratique, je n'ai jamais osé le lui demander. Nous devons nous revoir à mon retour d'un long séjour en Allemagne. J'appris sa mort brutale. Je perdais un vrai frère.

Mais lui-même n'a peut-être jamais su à quel point il avait éclairé ma route, et par là-même joué sur mon travail pédagogique. Car c'est à travers son œuvre que, encore aumônier de lycée à Rennes j'avais pleinement pris conscience de la croisée de chemins à laquelle je me trouvais. A cette époque, le pouvoir m'était en quelque sorte promis. Je fis mon choix : je serai du côté du rebelle. Dans la continuité de ce que j'avais vécu en stage ouvrier, je rêvais de partir loin, de ne plus être qu'un homme parmi d'autres, et prêtre par surcroît. Je pensais à l'Amérique du Sud. On me demanda de m'occuper des préadolescents dans le scoutisme. Mon

évêque me déconseilla ce poste, car je cassais ma « carrière ». Ce fut une raison d'accepter. Je jouerais avec les gosses. Ce fut ma chance.

Si Sullivan a une postérité, c'est parce que tout en se situant sur les marges de l'Église, il a pu s'exprimer librement et vivre de sa plume. Aujourd'hui, son œuvre est reconnue dans sa marginalité même. Mais il aurait pu être cassé. Il a eu la chance d'avoir un archevêque qui lui disait : « Je ne comprends pas bien ce que vous faites, mais je crois que vous faites bien. Allez de l'avant. » Il l'a décrit avec tendresse, mais aussi une certaine ironie, dans son roman *Mais il y a la mer*, sous les traits de l'archevêque qui, en retraite, découvre enfin la vie concrète des gens dont il se croyait le pasteur.

Mais combien d'autres prophètes en herbe ont péri, faute d'un peu de confiance et surtout de dialogue. Quand donc l'autorité ecclésiastique comprendra-t-elle qu'elle a besoin du rebelle ? C'est ce que j'attends du pape.

Jean-Pierre Bagot